

Mauro Bonazzi

À la recherche des idées. Platonisme et philosophie hellénistique d'Antiochus à Plotin, Paris, Vrin, 2015. Euros 22.00

Dans cette étude, Mauro Bonazzi présente à ses lecteurs une série de cours donnée à la Section des Sciences religieuses de l'École Pratique des Hautes Études en mai 2012. Le titre de l'ouvrage, *À la recherche des idées. Platonisme et philosophie hellénistique d'Antiochus à Plotin*, annonce bien l'enjeu principal qui sera celui de cette étude. En effet, l'auteur tente de redonner ses lettres de noblesse au médioplatonisme – un terme que Bonazzi évite cependant d'utiliser, pour lui préférer celui de *platonisme impérial* ou de *platonisme du Haut-Empire* –, trop souvent conçu comme une simple zone tampon après la fermeture de l'Académie et avant la version « achevée » du platonisme qu'incarnera le néoplatonisme. Pourtant, ces quelque quatre siècles d'histoire du platonisme (I^{er} siècle av. notre ère au III^e siècle ap. notre ère), comme le démontre Bonazzi dans son excellent ouvrage, furent la scène d'importants débats philosophiques dans la Rome impériale et ailleurs. Le spécialiste nous propose l'analyse de deux aspects de cette effervescence de débats d'idées suscitée par des platoniciens impériaux : 1) la confrontation elle-même du platonisme avec les philosophies hellénistiques (stoïcisme, épicurisme) et 2) les conséquences possibles de cette confrontation (p. 10). L'ouvrage aborde principalement les rapports polémiques entre stoïciens et platoniciens, mais s'intéresse également aux autres courants de pensée de cette époque, notamment celui sceptique, qui a fortement influencé la Nouvelle Académie. Le livre se divise en trois parties bien distinctes. La première section est consacrée à Antiochus, un auteur méconnu mais qui fut rien de moins que le maître de Cicéron. Bonazzi s'intéresse ensuite à Plutarque et à Alcinoos, et se demande si ces platoniciens étaient aussi des sceptiques. Finalement, il cherche à déterminer l'apport de Plotin à ce débat platonico-sceptique.

Dans le premier chapitre, Bonazzi développe l'idée qu'Antiochus s'affichait d'abord comme un académicien sceptique avant de s'opposer à ce courant de pensée. Le philosophe conserva par la suite certaines de ses allégeances académiciennes, mais promut finalement un retour à une académie plus dogmatique et plus proche de Platon (p. 22). On se demande dès lors comment Cicéron, un fervent stoïcien, a bien pu se retrouver sous la tutelle d'un Antiochus académicien. Bonazzi explique – et il suit Jonathan Barnes sur ce point – qu'Antiochus était en réalité un syncrétiste, c'est-à-dire qu'il cherchait à harmoniser les positions stoïciennes, épicuriennes et sceptiques avec les théories platoniciennes (p. 24). Toutefois, l'auteur nuance les propos de Barnes en ce qui a trait au stoïcisme, puisqu'il ne s'agissait pas chez Antiochus d'un simple syncrétisme, mais

d'une véritable intégration du stoïcisme à l'intérieur du système platonicien. Bonazzi insiste sur deux points principaux afin de démontrer son hypothèse, à savoir le statut de l'épistémologie et la conception des *ennoiai* et des idées chez Antiochus. Selon la position épistémologique qu'il défend dans le *Varron*, qui reprennent celle soutenue par les Académiciens au IV^e siècle, la connaissance trouve sa source dans les sens, mais est accomplie par l'intellect (p. 30), ce qui, tout en correspondant aux théories platoniciennes, est conciliable avec le stoïcisme. Cependant, le *Varron* pose plusieurs difficultés d'interprétation, puisqu'il pourrait également n'être qu'un simple exposé impartial de l'Académie par Antiochus, sans refléter ses véritables positions épistémologiques. C'est plutôt le deuxième point qui constitue selon nous la pièce maîtresse de l'interprétation syncrétiste de Bonazzi. Pour les stoïciens, les idées se forment dans l'esprit de manière empirique alors que les platoniciens adhèrent à une forme d'innéisme (p. 35). Antiochus demeurera fidèle au platonisme sur cette question, tout comme la vaste majorité des moyen-platoniciens ultérieurs (p. 39), mais son astuce consistera toutefois à reprendre les *ennoiai* stoïciennes empiriques afin qu'elles deviennent « le point de départ qui nous permet d'accéder à la connaissance de l'objet que l'on recherche », tout en demeurant dans l'intellect humain de façon innée, par le moyen de la réminiscence (p. 44). Ainsi, le philosophe ne cherche pas à abolir la posture empirique stoïcienne, à la manière des sceptiques, mais à mieux la fonder (p. 46). Il s'agit donc d'une transformation et non pas d'une simple reprise. Bonazzi soutient ensuite qu'Antiochus aurait également pu associer les *logoi spermatikoi* stoïciens aux idées transcendantes et objectives des platoniciens (p. 58-59), ce qui renforce son hypothèse.

Il faut reconnaître que les sources constituent un problème d'interprétation majeur dans ce dossier, puisque les deux ouvrages principaux d'Antiochus, le *Varron* et le *Lucullus*, nous sont parvenus de manière fragmentaire et divergent du point de vue doctrinal (p. 27). En effet, alors que le premier s'identifie clairement avec la tradition platonicienne, le deuxième représente les thèses de l'école stoïcienne. À cet égard, Barnes a défendu l'idée que le texte du *Lucullus* était moins stoïcien qu'il n'y paraissait, mais cette hypothèse est loin de faire l'unanimité (p. 27 et p. 66-67). D'autres spécialistes ont plutôt soutenu que le contenu du *Lucullus* ne cadrerait pas avec la pensée d'Antiochus et qu'il reflétait seulement l'affrontement entre les stoïciens et les académiciens. Bonazzi, qui avoue que les deux hypothèses sont possibles, demeure plus prudent à ce sujet et suggère que nous ne disposons pas des sources nécessaires pour reconstruire une interprétation cohérente de ce texte (p. 67). L'auteur termine son étude d'Antiochus en mentionnant que « ce qu'il importait de souligner